

LA VALEUR SOCIALE
DE LA
VIE CONTEMPLATIVE

PAR

J. GUIBERT

Prêtre de Saint-Sulpice

Supérieur du Séminaire de l'Institut Catholique de Paris

NOUVELLE ÉDITION

MONTREAL

LA CIE OADIEUX & DEROME

1906

LA VALEUR SOCIALE
DE LA
VIE CONTEMPLATIVE

PAR

J. GUIBERT

Prêtre de Saint-Sulpice

Supérieur du Séminaire de l'Institut Catholique de Paris

NOUVELLE ÉDITION

MONTREAL

LA Cie CADIEUX & DEROME

—
1906

310010100
310010100

BV
5091
C6G85
1906

LA VALEUR SOCIALE

DE LA VIE CONTEMPLATIVE

I

Il y a présentement une crise de la vie contemplative. Cette vie d'union à Dieu dans la prière cachée et d'immolation de soi-même, par le sacrifice obscur, n'est plus en honneur comme par le passé.

Deux faits, d'ailleurs inquiétants, en sont la preuve.

Le premier est la diminution progressive des vocations contemplatives. Les cloîtres se recrutent avec peine : un grand nombre sont en souffrance. Leur population ne sort plus des mêmes milieux qu'autrefois : les sujets de condition ordinaire et de culture seulement moyenne y sont plus aisément admis. Et que d'obstacles ne faut-il pas vaincre, avant de franchir le seuil de ces austères maisons ? S'il a toujours fallu se résigner à de douloureuses déchirures de cœur pour y entrer, du moins il n'y avait pas, jusqu'à ces derniers temps, à réfuter des arguments d'ordre intellectuel qui se donnent pour de très solides motifs d'opposition.

Aussi voit-on des influences mêmes religieuses élever des barrières sur le chemin des couvents où l'on se livre à la contemplation.

Le second fait est la facilité avec laquelle des chrétiens, même parmi les plus apostoliques, omettent les exercices de piété et de pénitence, c'est-à-dire la part de vie contemplative que comporte leur existence vouée à l'action. Cette négligence suppose chez eux une mésestime, irréfléchie mais réelle, de la prière et du sacrifice. En s'agitant, ils pensent travailler, plus utilement que par l'oraison et l'immolation, au salut des âmes. S'il leur restait du temps, ils prieraient bien ; s'il y avait en eux un surcroît de forces, ils se mortifieraient bien. Mais ils manquent de temps et de forces ; afin d'économiser pour les âmes, ils dérobent à la prière et à la mortification. Tel est, du moins, le calcul des meilleurs ; car il n'est pas question ici des faibles qui se négligent par simple manque de volonté.

A peine est-il besoin de signaler les dommages graves qui, pour l'Eglise, résulteront de cette tendance.

Les monastères, lentement, se videront. Faute de vocations, on verra s'éteindre ces ardents foyers de vie religieuse, où des âmes de choix, par des immolations librement consenties, s'épuraient et se consumaient dans les flammes de l'amour divin. L'Eglise perdra ainsi ses

joyaux les plus précieux, les institutions les plus touchantes de son histoire, la preuve la plus tangible de la puissance morale du christianisme. De l'horizon humain aura disparu le grand exemple de l'abnégation poussée jusqu'à l'héroïsme.

En même temps que la prière se taira dans les cloîtres, elle deviendra plus rare et moins fervente sur les lèvres des fidèles; car, si ceux qui donnaient le ton de la supplication ne sont plus là, comment se fera l'unisson des voix, qui produira l'entraînement des cœurs? De même, si nous n'avons plus sous les yeux le spectacle de la mortification pratiquée sans merci, qui arrêtera nos égoïsmes dans la recherche des jouissances où sombre notre vie morale? Or un christianisme sans prières et sans sacrifices ne serait plus le christianisme de l'Évangile: à supposer que le culte extérieur demeurât encore, ce ne serait plus qu'un paganisme, puisqu'il serait sans action sur la vie. Une société religieuse où l'on ne prierait plus où l'on ne se mortifierait plus, cesserait bientôt d'être vivante, puisque les aliments qui seuls peuvent la faire subsister lui seraient enlevés.

Le mépris de la vie contemplative, c'est-à-dire de la prière et de l'immolation de soi, va donc plus loin qu'à la suppression des cloîtres; il aboutirait, s'il prenait de la consistance, à la destruction même du christianisme. Tandis que

les persécutions, l'atteignant au dehors, ne peuvent que le réveiller de sa torpeur, ce mal intérieur, le rongéant au dedans, l'affaiblirait d'abord, et finalement le tuerait.

Des causes très complexes ont créé, dans les âmes modernes, cette mésestime de la vie contemplative. Le cloître est redouté, parce qu'il dresse de hautes murailles devant la curiosité, parce qu'il assujettit les sens à d'austères privations, parce qu'il emprisonne la volonté dans les cadres d'une rude discipline, parce qu'il oblige tout l'être à un douloureux retour sur lui-même. Instinctivement, la nature se cabre devant l'immolation certaine de son bien-être. Ce qu'il y a de sensuel et d'indépendant en nous proteste donc contre la violence qu'imposera la profession, entière dans le cloître, modérée dans le monde, des exercices de la vie contemplative.

Mais ce motif, fruit de notre répugnance à l'effort, n'explique point assez comment des âmes généreuses, capables des plus grands sacrifices, ressentent tant d'éloignement pour le cloître et se relâchent si aisément dans la pratique de la prière et de la pénitence. Un élément nouveau, en soi très noble, mais souvent mal interprété, a pénétré la mentalité contemporaine et s'est emparé de la direction des existences les plus désintéressées. Cet élément nouveau, c'est que la vie doit être sociale et non pas seulement individuelle, c'est

que la vie est perdue si elle ne se rend utile à d'autres, c'est qu'il n'y a point de pire flétrissure que celle d'être un inutile parmi les hommes. "Pourvu que je serve," telle paraît être la maxime favorite de toutes les âmes qui se secouent pour émerger des bas-fonds du sensualisme. A vrai dire, le mot d'ordre est beau ; il est profondément chrétien. On ne conçoit rien de plus évangélique que ce désir passionné de ne pas enfermer sa vie dans le cercle étroit de l'individualisme, mais de "vivre pour les autres."

Voyez maintenant comment d'un excellent principe on peut tirer de très fâcheuses conséquences. Si la vie doit être sociale, elle n'a donc pas le droit de s'immobiliser dans un cloître. Vie contemplative, vie perdue pour la société. Tandis qu'il y a, dans le monde, tant d'ignorances à dissiper, tant de vices à corriger, tant de misères à soulager, tant de tristesses à consoler, que ne garde-t-on pour le travail de l'apostolat ces grandes âmes qui vont s'enfouir vivantes dans les tombeaux des monastères ? Tandis que la moisson est si abondante, et qu'il y a si peu de bras pour la recueillir, pourquoi les meilleurs ouvriers s'enfuient-ils loin du champ où l'on travaille ? Ces Carmélites, ces Visitandines, ces Trappistines, etc..., eussent pu devenir d'excellentes mères chrétiennes, ou des institutrices dévouées, ou des hospitalières pleines de miséricorde : quel dommage pour

l'Eglise que ces généreuses existences soient perdues pour le corps social ! Elles seront des saintes pour elles-mêmes ; mais elles auront abdiqué leur tâche humaine et chrétienne.

Ce même dessein de "servir" entraîne les hommes apostoliques à regretter les heures qu'ils consacrent à la prière et les forces qu'ils dépensent en mortification. On ne doit pas, disent-ils, se refuser aux âmes. Le travail, d'ailleurs, n'est-il pas une prière ? N'est-il pas nécessaire de conserver entière, pour les œuvres, une santé qu'altéreraient les privations du jeûne ? Le bon Dieu nous voit : il sait que nous travaillons pour lui seul. S'il ne nous possède pas dans la solitude et le silence de nos oraisons, du moins nous lui appartenons dans la bruyante activité de nos œuvres. C'est donc se dérober à un devoir que de prier solitairement, lorsque les âmes ont tant besoin que nous vivions parmi elles et que nous nous dépensions pour elles.

Voici, en résumé, le raisonnement qui se fait de part et d'autre. La vie d'un bon chrétien doit avoir une portée sociale. Or la vie contemplative, si elle fait le bonheur et la perfection intérieure de l'individu qui la professe, n'a point de portée sociale. Donc, à une époque où nous n'avons ni trop de bonnes existences ni trop d'heures fécondes pour en consacrer au luxe de la vie contemplative, l'action apostolique, le dévouement aux œuvres sociales catholiques, doit se réserver toutes les générosités.

Ce raisonnement, qu'il soit explicite ou non, préside aujourd'hui à tant de destinées, qu'il est d'un grand intérêt de signaler l'erreur qu'il contient. C'est la valeur sociale de la vie contemplative qui est mise en doute : c'est donc elle que nous allons tâcher de mettre en lumière.

II

Si notre génération était bien remplie de foi, il ne faudrait point de longs discours pour la convaincre du profit qu'elle tire des oraisons et des sacrifices des saintes âmes enfermées dans les cloîtres. Nos pères aimaient à réclamer le secours de leurs pieuses prières ; ils contractaient avec elles de religieux engagements, pour entrer en participation du trésor de leurs mérites. Nous-mêmes, encore, nous aimons à être présents dans leurs intentions devant Dieu, parce que nous espérons que, par leur intercession, descendront sur nous les bénédictions d'en haut. Le peuple a gardé la louable pratique de demander aux prêtres l'aide de leurs prières : l'aumône du prêtre est bonne aux pauvres, ses paroles d'espérance sont secourables aux affligés, mais sa prière est désirée par tous les fidèles. Il existe donc une persuasion profonde, reste de la foi des siècles passés, que les prières et les mérites des uns sont un bienfait pour tous, que les oraisons et les pénitences des

meilleurs créent des trésors de grâces où les indigents peuvent largement puiser.

Cette diffusion sur tout le corps de l'Eglise des biens acquis par les plus fervents est même devenue un dogme de notre religion. Quand, tous les jours, au *Credo*, nous professons la croyance à la Communion des saints, nous entendons par là que tous les fidèles ne forment qu'une seule grande famille où tous les trésors sont mis en commun : l'Eglise du ciel, l'Eglise du purgatoire et l'Eglise de la terre sont unies par les liens les plus étroits, et tout ce qui s'acquiert de grâces et de mérites dans une portion quelconque de cette grande société chrétienne se répand dans le corps entier et devient la propriété de chaque individu, si humble soit-il.

Si donc il y a, dans l'Eglise militante, des âmes qui se livrent à la prière et à la pénitence, dont le rôle soit d'ouvrir par leurs supplications les réservoirs des grâces divines, la pluie fécondante d'en haut ne tombera pas sur elles seules, mais détrempa et enrichira tout le sol humain sur lequel elles ont courbé leur front devant Dieu.

Mais nous pouvons aller plus avant, et demander à la foi et à la raison de nous éclaircir cette mystérieuse communication établie entre les âmes.

A supposer même que la prière et la pénitence

ne servent qu'à rendre meilleurs ceux qui prient et se mortifient, c'est-à-dire même en ne tenant pas compte de cette influence certaine qu'a la prière sur le cœur de Dieu pour l'incliner à prendre pitié des hommes, la vie contemplative reste encore une grande œuvre sociale. Est-il bien sûr qu'elle ne soit pas même l'œuvre sociale par excellence ? Car, en définitive, l'homme agit plus par ce qu'il *est* que par ce qu'il *fait*. Celui-là exerce l'action la plus profonde et la plus durable, qui a le plus d'être. A mesure donc qu'un homme accroit son être, qu'il élève son être, il devient socialement plus agissant. Et, de fait, la société gagne plus à posséder des hommes de grande valeur individuelle, qu'à être remuée par beaucoup d'agités qui se démenent dans son sein. Et comme les contemplatifs, ceux du moins qui répondent pleinement au programme de leur vocation, sont ceux qui accroissent et relèvent le plus la perfection et la richesse de leur vie individuelle, ils seront donc les éléments qui profiteront le plus au progrès du corps social. Ne serait-ce pas là le sens profond qu'il faut attacher à la parole que prononça Jésus, lorsqu'il dit à Marthe qui s'agitait, en lui montrant sa sœur Marie qui écoutait et priait : " Marie a choisi la meilleure part ? "

Cette influence assurée des meilleurs sur le reste du corps social nous est expliquée par des

analogies frappantes tirées de l'Evangile et de l'apôtre saint Paul.

"Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches," dit Jésus dans saint Jean (XV, 5); "comme la branche ne porte point de fruit, si elle ne reste attachée au cep, ainsi en sera-t-il de vous, si vous ne demeurez en moi" (XV, 4). Ce que sont entre eux les rameaux d'un même cep, les chrétiens le sont entre eux: ils sont greffés sur le même tronc, ils vivent de la même sève, ils s'influencent les uns les autres, de telle sorte que la vie de chacun rejaillit sur tous.

Saint Paul (I *Cor.*, XII) rend plus saisissante encore cette intime union des chrétiens en Jésus-Christ. L'Eglise, dit-il, est un organisme vivant, le corps mystique du Christ. Jésus en est la tête, les fidèles en sont les membres, l'Esprit de Dieu est l'âme qui l'anime. Les membres ne sont pas tous dans le même honneur, mais tous participent à la même vie, et tous sont unis par la plus étroite solidarité. "Entre eux point de division; ils sont pleins de sollicitude les uns pour les autres. Qu'un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui. Qu'un membre soit honoré, tous les membres prennent part à sa joie." Qu'un seul soit dans le malaise, tous les autres en pâtissent; mais que le degré de vie s'élève en un seul, les autres en bénéficient. Il n'est point, dans l'organisme, de cellule si modeste et si cachée où ne

retentisse l'état de tout le corps, qui ne sente le contre-coup de tout ce qui se passe ailleurs ; et de même la fièvre qui brûle le moindre des globules animés a vite fait d'enflammer toutes les portions du corps. .

On ne peut donc rien concevoir de plus étroit que l'union des chrétiens dans le Christ. C'est trop peu que leurs prières et leurs mérites forment une atmosphère de grâces divines que tous respirent avec profit. Leur vie même est commune : ils sont une même chair, une même pensée, un même amour, une même volonté, de sorte que la dépression de l'un se fait sentir à tous, comme la prospérité de l'un devient la richesse de tous.

Cette communion des âmes prend, d'ailleurs, racine dans la nature elle-même. Ici encore, la grâce n'a fait qu'élever au surnaturel un don de nature. La nature elle-même a créé les hommes solidaires les uns des autres. Elle les a tous faits de la même chair, façonnés sur le même modèle, harmonisés pour vibrer aux mêmes impressions et pour rendre le même son sous le coup des mêmes influences. Ils semblent isolés : voyez, au contraire, comme ils sont fondus en un. Dans un même pays, à une même époque, tous vivent des mêmes idées, éprouvent les mêmes passions, subissent les mêmes défaillances, sont entraînés par les mêmes enthousiasmes. Qu'un sentiment puis-

sant germe et se développe dans un seul individu, bientôt il se communiquera à tout le groupe; du groupe il passera dans toute la nation; d'une nation, s'il est profondément humain, il s'en ira ébranler et conquérir tous les peuples. Quand on évoque le vieux proverbe: "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es," on dit plus vrai que peut-être on ne croit; car, si les exemples qui sont sensibles à l'œil ont tant d'empire, c'est que, par des canaux insaisissables aux regards, les états qui font la vie de l'un envahissent l'autre, et que, comme dans les vases communicants, le côté dont le niveau est le plus élevé, impose à l'autre côté le surplus de sa pression. Il y a là, dans le domaine de l'inconscient, un large espace encore inexploré, d'où sortira un jour l'explication des mystérieuses et terribles influences des individus sur les foules et des foules sur les individus. Retenons seulement, de ce qui précède, ce fait indiscutable que les hommes ont été créés solidaires, et que l'être de chacun exerce son action sur l'être de tous.

Quel sera, dès lors, l'homme qui possédera sur ses semblables la plus profonde influence? Ce ne sera pas celui qui, en s'agitant, les secouera le plus au dehors; mais ce sera celui dont les états psychologiques, sentiments, idées, passions, résolutions, etc. . . atteindront le plus haut degré de puissance, et détermineront, par

leur secret mais infailible rayonnement, des états similaires dans tous ceux qui, autour de lui, n'auront pas le même pouvoir de sentir, de vouloir, de penser.

Puissance redoutable aux mains des méchants, mais combien salutaire aux mains des bons !

Quand, dans un milieu social quelconque, ce sont les mauvais qui vivent avec le plus d'intensité, qui ont les pensées les plus précises, les passions les plus ardentes, les vœux les plus décidés, ils conquièrent promptement leur groupe ; non seulement ils se le subordonnent par la violence, mais ils le contaminent par la communication de leur façon d'être. Ce sont des membres gangrenés qui empoisonnent tout le corps. L'air qu'ils exhalent est chargé de miasmes pernicieux tout prêts à fermenter dans les poitrines qui le respirent. Pour contrebalancer leur action funeste, il n'y a point d'autre moyen efficace qu'un accroissement d'intensité vitale chez les bons.

Car la vie des bons possède le même pouvoir de diffusion. C'est bien à tort qu'on prétend que le mal se répand avec plus de facilité que le bien. Toute vie s'épanche en proportion de ce qu'elle est : la victoire, dans les luttes quotidiennes, appartient à celle qui atteint le plus haut degré. Si donc les bons sont vaincus souvent, c'est que leur vie est trop faible, trop

languissante: du bien ils ont l'étiquette, sans en avoir pris la force. A eux de vivre puissamment ce qu'ils professent: qu'ils aiment passionnément leur cause, que leurs principes pénètrent toute leur existence, qu'ils ne souffrent pas de contradiction entre leurs idées et leur conduite, qu'ils arrivent à concevoir des desseins précis et qu'ils mettent la main sans lâcher prise aux résolutions une fois déterminées, en un mot qu'en eux le bien vive intensivement, et il n'y a pas de doute qu'à eux sera l'empire du monde, parce que toujours l'activité la plus haute se soumet les activités les plus faibles.

D'après ces principes, qui sont de très élémentaires vérités, il est clair que les meilleurs champions de la cause catholique ne sont pas ceux qui jettent les paroles les plus éloquentes dans les réunions publiques ou dans les pages des journaux, sans se soucier de ce que vaut en fait leur vie personnelle, mais ceux qui ont porté très haut la valeur de leur être, qui ont des convictions arrêtées, qui prêchent leur foi par l'intégrité de leurs mœurs, qui ne reculent devant le sacrifice ni de leurs plaisirs, ni de leurs aises, qui travaillent avec un zèle apostolique à rendre bons chrétiens tous les hommes de leur entourage. C'est un fait d'expérience quotidienne qu'une mission, où l'on ne s'étudie qu'à rendre moralement meilleurs les gens qu'on

évangélise, gagne plus infailliblement une commune à la cause catholique, que des conférences politiques, où, avec plus de frais d'éloquence, on n'atteint pas autant les âmes dans leur fond. Les missionnaires diocésains pourraient, à cet égard, nous fournir les plus intéressantes observations. Concluons donc que notre vraie force sera dans la puissante vitalité des bons, que la meilleure tactique à suivre, dans les luttes actuelles, est de provoquer dans les bons un accroissement de vie intégrale, intellectuelle, morale, chrétienne, sociale.

Si donc ce sont les meilleurs hommes qui ont, en définitive, le plus de valeur sociale, qui ne voit, dès lors, quel sera l'incalculable prix de ceux qui s'adonnent à la vie contemplative ? Ne maudissez plus les cloîtres, sous prétexte qu'ils emprisonnent et dérobent à la société des âmes dont l'activité extérieure eût été si féconde. Ce ne sont pas des sujets perdus. Ne voyez-vous pas comme ils travaillent à se rendre bons, comme ils se détachent de tout ce qui corrompt, comme ils se purifient de tout alliage mauvais, comme ils prennent possession de tout leur être, comme ils développent leur vaillance dans les combats contre eux-mêmes, comme ils s'unissent à Dieu dans la prière et combien ils gagnent dans ce commerce quotidien ? En vérité, ce sont des sujets d'élite. Entre toutes les créatures humaines, ce sont les meilleures. Elles ont

beau fuir, elles demeurent unies à nous ; elles semblent se sanctifier pour elles seules, en réalité elles se perfectionnent pour nous tous. Tandis que certains membres atteignent une si puissante vitalité, tout le corps social s'en ressent. Si nous résistons encore à tant de germes de corruption qui de toutes parts nous envahissent, c'est qu'il nous reste des organes intacts, très vivants, où notre sang appauvri reprend des forces pour la lutte. Quand les bras de l'ouvrier soutiennent tout le jour une tâche rude, c'est que, dans les profondeurs de la poitrine, il y a un cœur vigoureux qui bat le rythme de la santé. De même, si la cause catholique demeure assez vivace pour résister à de très puissants ennemis et entreprendre sur tous les points du monde des œuvres très hardies d'apostolat, c'est qu'il y a, dans son sein, des légions d'âmes qui prient, qui se mortifient, dont la vie sainte, tenue à un niveau très élevé, distribue la force et la grâce à tous les ouvriers évangéliques.

III

De ces idées sur la valeur sociale de la vie contemplative, c'est-à-dire de la vie de prière et d'immolation, tirons maintenant quelques conclusions pratiques.

Voici des âmes qui sentent vivement l'attrait du cloître, que la grâce incline visiblement vers la solitude, l'oraison, le sacrifice, que leur tempérament physique et moral ne rend pas d'ailleurs inaptés à une vie de réclusion : ne les détournons pas, sous prétexte que, là, ces précieuses existences seraient perdues pour la société, sous prétexte que, dans le champ de l'apostolat catholique, leurs mains actives sont nécessaires pour récolter la moisson des âmes. Soyons, au contraire, persuadés que, vivant saintement dans l'ombre des monastères, elles assainiront et vivifieront l'Eglise par l'influence cachée de leurs prières et de leurs vertus.

Si, dans les cloîtres, nous venions à rencontrer des âmes que tourmente la tentation qu'elles mènent une existence inutile, des âmes qui doutent de leur vocation parce qu'elles ne prennent aucune part directe aux œuvres apostoliques, sachons calmer leurs scrupules et disons-leur : " Ne regrettez rien de ce que vous avez quitté, et immolez-vous dans le silence sans arrière-pensée ; car votre apostolat, de ce qu'il échappe aux regards humains n'en est ni moins réel ni moins fécond. C'est par vous que nous vivons tous dans l'Eglise. Semblables à ces racines qui s'enfoncent bien avant dans l'obscurité du sol, vous puisez en Dieu la sève qui nourrit tout l'arbre ; ces fruits qui mûrissent sur nos branches et qui font la gloire de

l'Eglise, ils sont votre œuvre, puisqu'ils n'ont pu croître que par les richesses de sève que vous leur avez prodiguées. On dit de vous que vous êtes les paratonnerres qui nous protégez. Il est très vrai que, sans vous, nous péririons. Mais il serait plus juste de dire que vous nous sauvez, parce que, par vous, nous communions à la vie de Dieu; au lieu que, sans vous, si vos prières se taisaient, si vos immolations prenaient fin, nous nous dessécherions et nous péririons, semblables à ces vignes qui meurent parce que leurs racines, atteintes par un insecte malfaisant, ont cessé d'être actives et ne les alimentent plus. Vous avez donc le droit de prendre à votre compte la parole que disait Jésus en parlant de ses disciples: "Je me sanctifie pour eux." Loin donc que votre vie soit inutile, c'est au contraire de sa fécondité que nous vivons et que, dans nos entreprises, nous tenons nos succès."

Quelle consolation cette pensée n'apporte-t-elle pas à nombre de personnes que les circonstances écartent d'un apostolat efficace? Si on peut agir efficacement sur les âmes par le seul fait qu'on travaille à se rendre meilleur, quel encouragement pour tous ceux qui gémissent d'être réduits à l'impuissance! Vous êtes malade, vos infirmités vous condamnent à une inaction qui vous pèse, ne vous désolez pas; vous serez utile encore, et vous exercerez une vraie action sociale, si vous priez avec ferveur,

si vous souffrez avec patience, si vous mortifiez votre humeur avec constance. Vous êtes prêtre et chargé d'une paroisse où règne l'indifférence, votre église est déserte, vos paroissiens ne réclament de vous aucun secours religieux, ils sont même les adversaires de la cause que vous représentez parmi eux : prenez courage, vous avez encore un sûr moyen de les atteindre ; soyez, au milieu d'eux, un prêtre parfait ; consacrez à de longues oraisons le temps qu'ils ne vous prennent pas ; mortifiez-vous et souffrez pour eux ; demeurez tout le jour près d'eux, afin que le foyer de la grâce divine que vous êtes les enveloppe et les pénètre toujours du rayonnement de ses influences ; si vous persévérez dans la prière et le sacrifice, vous n'aurez pas été bon sans résultat ; croyez seulement, en attendant d'en voir les fruits, à l'infailible action de votre ferveur sacerdotale.

Enfin, que ce même esprit préside aux œuvres que nous dirigeons. Dans nos paroisses, dans nos pensionnats, dans nos patronages, etc., ayons à cœur de former des chrétiens qui prient et qui sachent faire des sacrifices, d'abord parce que c'est à cette condition seulement que nous aurons de vrais chrétiens ; ensuite, parce que ceux-là seuls ont le don d'exercer autour d'eux une féconde influence qui serve réellement la cause catholique. C'est n'être chrétien que de nom, c'est être dépourvu d'aptitude à toute

action sociale catholique, que de n'avoir pas fait dans son existence une part à ce qui fait la substance de la vie contemplative.

Il se peut que ces réflexions, tout en rappelant des vérités fort anciennes, ne soient pas aujourd'hui sans opportunité.

LA VALEUR SOCIALE DE LA VIE CONTEMPLATIVE

Par M. L'ABBÉ J. GUIBERT

Prêtre de Saint-Sulpice

Supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris.

Brochure in-18 Prix, 15 cents

Ouvrages du même auteur :

LES ORIGINES. Questions d'apologétique - Cosmogonie - Origine de la vie - Origine des espèces - Origine de l'homme - Unité de l'espèce humaine - Etat de l'homme primitif. 1 vol. in-8, avec nombreuses figures. 1 50

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE ANIMALE. 1 vol. in-12, avec 225 figures, relié toile. 1 25

" Les livres d'éducation, les *manuels* sont plus rares qu'on ne pense ; ils sont plus difficiles à écrire que les ouvrages de science pure ; et c'est un plaisir — en même temps qu'un devoir — de signaler ceux qui, comme le volume de M. Guibert, répondent aux multiples exigences de l'enseignement et ne laissent guère prise à la critique.

.... Nous n'hésitons pas à le déclarer, M. Guibert nous livre un travail qui, au point de vue où il se met, ne laisse rien à désirer et qui est un petit chef-d'œuvre. Nous le recommanderions aux maisons d'éducation, s'il n'était déjà dans toutes les mains."



